

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: 11

Artikel: Le soldat serbe
Autor: Reiss, R.A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339663>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le soldat serbe.

De l'autre côté de l'Europe, un petit peuple se bat héroïquement contre les forces trois fois plus puissantes de ses adversaires. Succombera-t-il ? Je ne le crois pas, et je ne peux pas le croire, car ce serait la consécration de la victoire de l'injustice sur le droit. Pour nous autres, les spectateurs, le cœur se serre à l'idée que deux grandes nations tombent ainsi sur un



Soldats de l'élite aux avant-postes de Belgrade.

petit pays, et, voyant par des expériences antérieures que la partie serait rude, appellent à leur rescousse l'armée d'un prince félon.

J'ai vécu une année avec l'armée serbe en guerre, et il sera peut-être intéressant pour le lecteur de savoir ce qu'est le soldat serbe. Je ne me hasarderai pas à discuter les capacités stratégiques de l'armée du roi Pierre, car je ne connais rien à

la stratégie. J'exposerai simplement les observations que j'ai pu faire étant avec les soldats serbes au milieu des batailles, dans les villes bombardées, partageant leur campement sur les positions et fréquentant leurs chefs au grand quartier.

L'armée serbe est une armée vraiment populaire, toute pénétrée de l'esprit démocratique qui régit le pays.

Sous le règne des Obrénovitch, vassaux de l'Autriche-Hongrie, elle fut impuissante, mal dirigée et mal armée. L'avènement des Karageorgevitch, de leur vrai nom Pétrovitch, descendants d'une famille de paysans de la Schoumadia, a changé la face des choses. La démocratie remplaça l'état policier des valets de Vienne, et le premier soin du pays renaissant fut d'organiser puissamment son armée. C'est un vrai miracle qu'ont accompli les Serbes dans l'espace d'une dizaine d'années. Sous l'impulsion du roi et de Pachitch, l'armée serbe se rangea franchement du côté de la France et de la Russie, et le premier ministre, d'éducation universitaire suisse, remporta son premier grand succès en faisant adjuger la fourniture des canons au Creusot, contre la volonté d'une petite minorité et malgré des intrigues puissantes qui voulaient favoriser les usines Krupp. La Serbie doit à la clairvoyance de son président du conseil une grande partie de ses succès dans les guerres balkaniques, et également la possibilité de pouvoir lutter aujourd'hui contre une coalition écrasante d'ennemis, car la supériorité du 75 français ne fait plus de doute pour personne.

Indépendamment de l'armement, la Serbie a mis à profit les premières années du nouveau siècle pour organiser son armée. Elle a créé des cadres qui, à l'heure actuelle, font leurs preuves, après s'être brillamment montrés dans les guerres balkaniques. Grâce à ce travail intense, le pays des Karageorges possède une armée où tous les citoyens qui peuvent porter un fusil font bravement leur devoir.

Je n'ai pas vu l'armée serbe en temps de paix, mais on m'a dit qu'elle était bien équipée et faisait bonne figure. Cependant, une partie des soldats du second ban et le troisième ban en entier n'ont jamais été équipés. Ils portaient leur costume de paysan avec le bonnet de police, le ceinturon avec

les cartouchières, la baïonnette et le fusil. Ce fait était connu, mais, malgré cela, les Austro-Hongrois ont souvent prétendu que ces gens non-équipés étaient des comitadjis, des francs-tireurs, qu'on devait tuer chaque fois qu'on s'emparait d'eux.

Aujourd'hui, l'armée serbe n'est certes pas une armée de parade. Trois guerres successives ont fait disparaître les réserves matérielles de toute sorte. L'automne passé, beaucoup, la plupart même des soldats, n'avaient plus d'uniformes. Ils



Arrivée d'un convoi de ravitaillement.

portaient un fusil, et leurs habits civils de paysans étaient usés et déchirés. Mais, combien impressionnant et beau fut le passage d'un régiment de ces défenseurs de la patrie, qui ont gardé la fierté de l'allure guerrière, malgré le dénuement. Ils étaient pareils aux glorieux soldats en haillons de la grande révolution française.

Les huit mois de repos, de janvier à août 1915, ont apporté aux soldats du voïvode Putnik, avec la santé, du nouveau matériel et des équipements. L'Angleterre, la Russie ont envoyé des uniformes, des capotes et des fusils, et il ne faut pas oublier l'Autriche qui, dans la fuite de l'automne.

passé, a laissé des milliers et des milliers de vareuses, des pantalons, etc., qui furent utilisés par les Serbes. Ainsi, à l'heure qu'il est, l'uniforme des troupes est des plus hétérogènes : des capotes anglaises ou russes, des vareuses serbes, russes ou autrichiennes, des culottes et pantalons qui viennent de Pétrograd ou de Budapest, etc. L'abondance de fournitures a même permis de revêtir d'uniformes tous les volontaires et un grand nombre de soldats du troisième ban.

Le soldat serbe est discipliné, très discipliné même, mais sa discipline n'est pas celle d'un automate ; elle est raisonnée. Il sait qu'elle est nécessaire pour la victoire. Il sait aussi que son supérieur, parfois un peu brusque, mais bon tout de même, le considère, en dehors du service, comme un camarade d'armes et non pas comme un subordonné. Le petit pioupiou serbe se fera tuer pour son officier, parce qu'il l'aime.

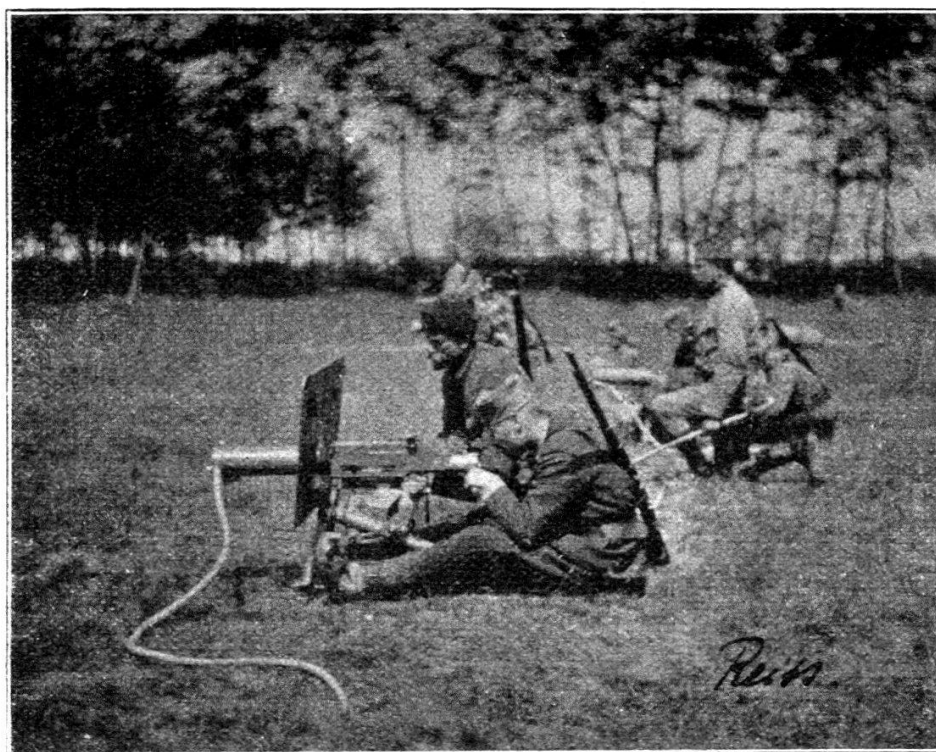
Le soldat serbe est fier, sans être vaniteux. Paysan, il a conscience que son travail de la paix sert son pays, que son bras et sa poitrine doivent défendre en temps de guerre. Du simple soldat jusqu'au grand chef de l'armée, nul n'a honte de proclamer hautement que la Serbie est une terre de paysans et qu'elle en est fière. N'a-t-on pas dit, avec raison, que les vainqueurs des deux guerres balkaniques étaient le paysan serbe et son bœuf ?

Le soldat serbe est curieux. Il veut tout savoir. L'étranger est reçu très gentiment, mais, par d'habiles questions, le Serbe cherchera à se rendre compte à qui il a affaire. Ce n'est pas de la méfiance chez lui, c'est de la curiosité.

Il est souvent naïf, mais d'une naïveté délicate qui atteint l'héroïsme. Ainsi, le petit canonier de dix-huit ans, qui, seul, les autres étant tous tués, pendant vingt-cinq minutes, défend la position importante en tirant à bout portant demande au prince Alexandre qui veut lui faire un cadeau personnel pour sa bravoure : « Donnez-moi mon canon, car, sans moi, il serait entre les mains de l'ennemi. »

Le soldat serbe est poète, et, souvent, j'ai trouvé dans les hôpitaux des blessés en train d'écrire en vers à ceux qui leur sont chers. Je l'ai entendu aussi, le soir, dans le cantonnement, chanter les vieilles chansons du terroir. Au Matchkow-

Kamen, les tranchées serbes et autrichiennes n'étaient distantes que de cinquante mètres. Toutes deux étaient occupées par des soldats de même race, mais de nationalité différente. Chez les Serbes il y avait un chansonnier célèbre. Au milieu de la fusillade, il entonne un chant, et, immédiatement, le feu cesse. Le chanteur se hisse alors sur les tranchées et réconcilie, pour un instant, par le chant, les frères ennemis qui, enfants, furent bercés par les mêmes airs.



Mitrailleuse autrichienne prise par les Serbes et employée par eux contre les Austro-Hongrois (troupes du deuxième ban).

Le soldat serbe est courageux, extraordinairement courageux, et ce courage il le montre non seulement sur les champs de bataille, mais aussi dans les hôpitaux. J'ai vu arriver de pauvres blessés dans les salles d'opérations. La plupart du temps, leurs blessures étaient infectées et, souvent, ils ont dû supporter l'amputation sans être chloroformés. Aucune plainte n'est sortie de leur bouche.

Le soldat serbe n'aime pas la retraite. Il préfère se sacrifier follement plutôt que de reculer. La retraite précédant la victoire du Roudnik l'a vivement affecté, et cela d'autant plus

que les troupes sont venues en contact avec la population civile fuyant l'envahisseur austro-hongrois. Il ne sent que la discipline et l'amour de ses chefs qui l'ont soutenu jusqu'au moment où est venu l'ordre ardemment désiré : « En avant ! » A l'heure actuelle, l'armée serbe est de nouveau en retraite devant les forces écrasantes de l'adversaire. Pourra-t-elle renouveler le miracle de l'automne passé ? Cela dépend du secours des alliés, qui tarde terriblement à venir. Mais, ce que je sais, c'est que, si la Serbie succombe, son sol sera jonché des cadavres de ceux qui auront préféré la mort à la soumission.

Le caractère quelque peu mélancolique de la race slave perce aussi chez le soldat du roi Pierre. Non pas qu'il ne puisse pas être gai, follement gai même parfois, mais dans l'expression de son contentement il y a presque toujours quelque chose comme un léger voile de tristesse. D'ailleurs, cette mélancolie, qui s'exprime si merveilleusement par les chants des « gouzlars », les joueurs de l'instrument national monocorde, s'explique facilement chez lui par le long et barbare joug des Turcs et, ensuite, par l'oppression autrichienne que son pays a dû supporter. Les vieux haidouks ne pouvaient pas lancer à tous les vents leurs chants d'espoir ou clamer leurs regrets de l'empire serbe sombré à Kossovo en 1389. Ils étaient forcés de les murmurer dans les forêts de la Schoumadia ou sur les crêtes et dans les gorges des montagnes du Gontchevo, de l'Ivérak, etc., loin des grandes routes et des villes où siégeaient les janissaires turcs.

Le soldat serbe est resté paysan amoureux de sa terre et de la nature. Le moindre congé qu'il peut obtenir est utilisé pour travailler les champs. Mais l'officier, lui aussi, se rappelle le village où il naquit, et c'est avec amour qu'il hume l'odeur de la terre fraîchement remuée quand il passe avec sa troupe à travers la campagne. Lui et son soldat portent des fleurs accrochées à leurs uniformes ou piquées sur le fusil, comme le plus bel ornement pour aller à la victoire ou à la mort. La première visite du voïvode Michitch, après son étonnante victoire de l'automne passé, fut pour son village, car il est fils et frère de paysans.

Les vieux du troisième ban ne se laissent pas distancer par

les jeunes. Ils défendent leur pays avec la même crânerie que ces derniers. Et on ne les ménage pas. Partout où ça chauffe, il y a des « tchitchas » du troisième ban. Dans les cantonnements, malgré leur âge, — il y en a qui ont dépassé depuis longtemps la soixantaine, — ils dansent le Kolo, la danse nationale, et ils vont à l'assaut en chantant comme les jeunes. Leurs officiers, qu'ils vénèrent, sont aussi des vétérans, mais d'une verdeur surprenante. J'en ai connu un qui se présentait



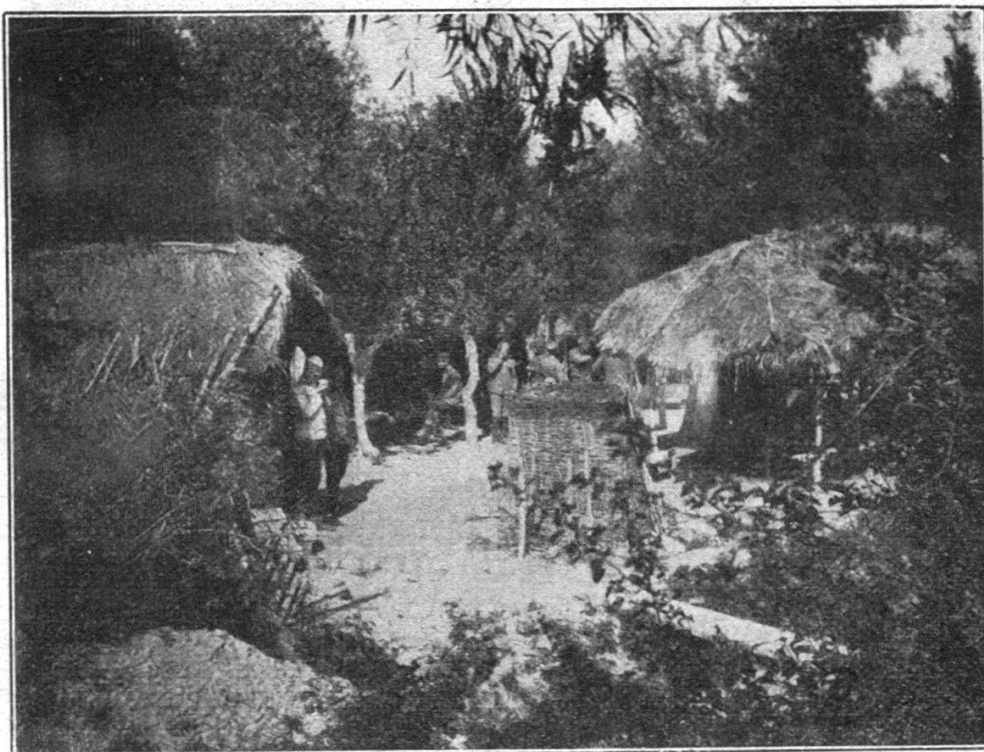
Un tableau qu'on voit souvent : le bambin de 5 ans mène l'attelage de bœufs.

comme « commandant d'infanterie du troisième ban et professeur de théologie de l'Université de Belgrade de réserve ».

Innombrables sont les traits de courage sublime, dignes de l'antiquité héroïque, des soldats serbes. Je ne conterai que la mort du jeune Birtchanine.

Au commencement du siècle passé, exactement en 1804, la Serbie fut régie par quatre chefs janissaires : Mehmed-Aga Fotchitch, Aganlia, Koutchouk-Alia et Moulai-Youseph, qu'on

appelait les dakhis. Tout le pays était divisé en quatre dakhilouks, ayant chacun à sa tête un dakhi. La province de Valjevo était sous les ordres de Mehmed-Aga Fotchitch, auquel les knezs ou chefs serbes devaient payer de très lourds impôts. Les principaux knezs de la province furent Alexa Nénadovitch de Brankovina, grand-père maternel du roi Pierre, et Ilia Birtchanine de Souvodagne. Ceux-ci se révoltèrent contre les Turcs et moururent en martyrs. C'est Georges Pétrovitch,



Campement de l'île Cigalia devant Belgrade.

appelé Karageorges — George le Noir — qui balaya la Serbie du règne des dakhis turcs.

Un arrière-petit-fils d'Ilia Birtchanine servait dans l'armée serbe. Ses trois oncles étaient tombés pour la patrie, et le jeune homme restait seul, avec son grand-père, parmi les nombreuses veuves et orphelins de la Sadrouga (bien familial) des Birtchanine à Souvodagne, tout près de Valjevo. Il s'était bien battu dans le courant de l'automne 1914, mais le manque de munitions survint, et, avec lui, la pénible et douloureuse retraite des troupes du roi Pierre. C'était au mois de novem-

bre. Il pleuvait, il neigeait déjà et les routes étaient couvertes d'une boue épaisse, grâce à laquelle les hommes n'avancèrent qu'avec difficulté et où les chars s'embourbaient. Pour comble de malheur, les régiments en retraite entrèrent en contact avec la foule des habitants des contrées envahies fuyant l'ennemi. Les femmes, sans protection contre le froid et la neige, serraient contre leur poitrine des enfants déjà morts de privations. Des gosses, à bout de forces, se couchaient dans la boue, qui se refermait sur leurs cadavres. Les paysannes n'osèrent plus s'arrêter pour enterrer leurs bébés ; elles les jetaient dans les gorges et les précipices de la montagne.

Faut-il s'étonner qu'à cette vue beaucoup de soldats, pères de famille, abandonnèrent leurs régiments et n'eurent qu'une idée : secourir les leurs.

Ainsi, le jeune Birtchanine quitta le sien et, après une marche pénible, arriva à Souvodagne, à la Sadrouga familiale. Il y trouve son grand-père, qui lui pose la question : « Toi ici, mon fils ? » « Ne me le reproche pas, répond le jeune homme. Tout est perdu. Chabatz, Losnitza, Lioubovia et Valjevo sont entre les mains de l'ennemi, et il continue à amener de nouvelles troupes. Nous n'avons plus de munitions. Nos canons ne répondent plus au feu infernal des Austro-Hongrois. Des milliers de femmes, enfants et vieillards, dans un dénuement complet, fuient devant l'ennemi. Les routes sont encombrées de fuyards. Quand j'ai vu ça, j'ai pensé à vous et je suis parti. »

Le vieux Birtchanine regarde son petit-fils et lui dit doucement : « Certes, c'est terrible ce que tu as vu, mais tu as fait mal en quittant ton régiment. Tu oublies que tu es un Birtchanine et que ton aïeul et tes oncles sont tombés pour la patrie. Ne déshonore pas notre nom. Non, tu es un Birtchanine, tu ne peux pas être un fuyard. Vas, autrement tu n'auras jamais ma bénédiction. »

« Pardon, pardon, grand-père », crie le soldat, et il part rejoindre son bataillon.

Il arrive vers son capitaine et lui explique ce qu'il a fait. Celui-ci lui dit : « Tu es déserteur, et, d'après les lois, je

devrais te traduire devant un conseil de guerre. Je ne le ferai pas, à la condition que tu te rappelleras toujours les paroles sacrées de ton grand-père. » {« Rasoumème, gospodine kaptane » (Compris, mon capitaine), répond Birtchanine, et il retourne vers ses camarades.

Peu de temps après, le 19 novembre (ancien style), à quatre heures de l'après-midi, arrive du quartier général l'ordre de l'attaque générale. Les munitions françaises sont arrivées juste à temps, et, le lendemain matin, les Serbes se ruent sur tout le front de l'envahisseur. Il n'est pas besoin de dire ce que fut cette ruée. Le monde entier connaît l'épopée serbe.

Birtchanine se rappelle les paroles de son grand-père. Partout où l'on se bat il est le premier. Trois fois il fut cité à l'ordre de l'armée. Il fut nommé caporal, et, peu de jours après, sergent. La médaille d'or de la bravoure brille sur sa poitrine. On avance sur toute la ligne et on approche de son village de Souvodagne. Birtchanine, à la tête de son peloton, enlève à la baïonnette une batterie ennemie et se porte vers un bataillon de honveds hongrois portant le drapeau du régiment. Il l'enlève et revient à son bataillon, mais, hélas, blessé à mort. Son commandant arrive et a juste le temps de recevoir les dernières recommandations de son brave soldat : « Mon commandant, nous sommes près de Souvodagne. Demain, vous y serez. Allez trouver mon grand-père et dites-lui que je suis mort comme les Birtchanine sont habitués à mourir. » Le soir, la troupe est victorieuse ; on enterre le jeune brave et ses camarades plantent un drapeau tricolore sur le tertre, en disant : « Que la terre serbe, que tu as tant aimée, te soit légère. Bog da te proste ! (que Dieu te soit clément !) »

Le lendemain, la compagnie de Birtchanine se trouve près de Souvodagne, et le capitaine se rend à la Sadrouga de sa famille pour exécuter le dernier vœu du mourant. Il y trouve les femmes rassemblées autour du cercueil du vieux. Les Austro-Hongrois, auxquels il ne voulait pas montrer la route, l'avaient tué. « Toi aussi, tu es mort comme un vrai Birtchanine ! », dit le capitaine, en déposant sur le cercueil quelques

chrysantèmes cueillis dans le jardin dévasté par l'envahisseur.

* * *

Il se trouve, parmi les soldats serbes, une catégorie spéciale de combattants : les comitadjis, ou les volontaires. Pour donner une idée de ce que sont ces guerriers, et comment ils vivent, je ne peux mieux faire que de reproduire les notes de



Jeunes volontaires de l'île Cigalia.

mon journal de guerre relatant une visite à des avant-postes défendus par les comitadjis :

« Je suis sur l'île du Diable, une de ces nombreuses îles du Danube, sur territoire austro-hongrois, à l'heure actuelle occupée par l'armée serbe (septembre 1915). Aucune maison d'habitation ne se trouve sur cette terre, car, pendant une bonne partie du printemps, son sol est inondé par les flots bourbeux du grand fleuve. Aujourd'hui, l'île est couverte de broussailles qui croissent drues entre les saules. Cela rappelle quelque peu la végétation tropicale et monstrueuse du *mato* brésilien, que j'ai parcouru il y a deux ans.

» C'est au milieu de cette broussaille que se trouve le campement des volontaires auxquels on a confié l'honneur de défendre cet avant-poste de l'armée serbe, et qui m'ont invité à partager, pendant quelques jours, leurs frugaux repas.

» Les volontaires, en langage du pays dénommés les comitadjis ou les comités, sont la terreur des soldats du vieux François-Joseph. Aujourd'hui, le comitadji serbe s'est trans-

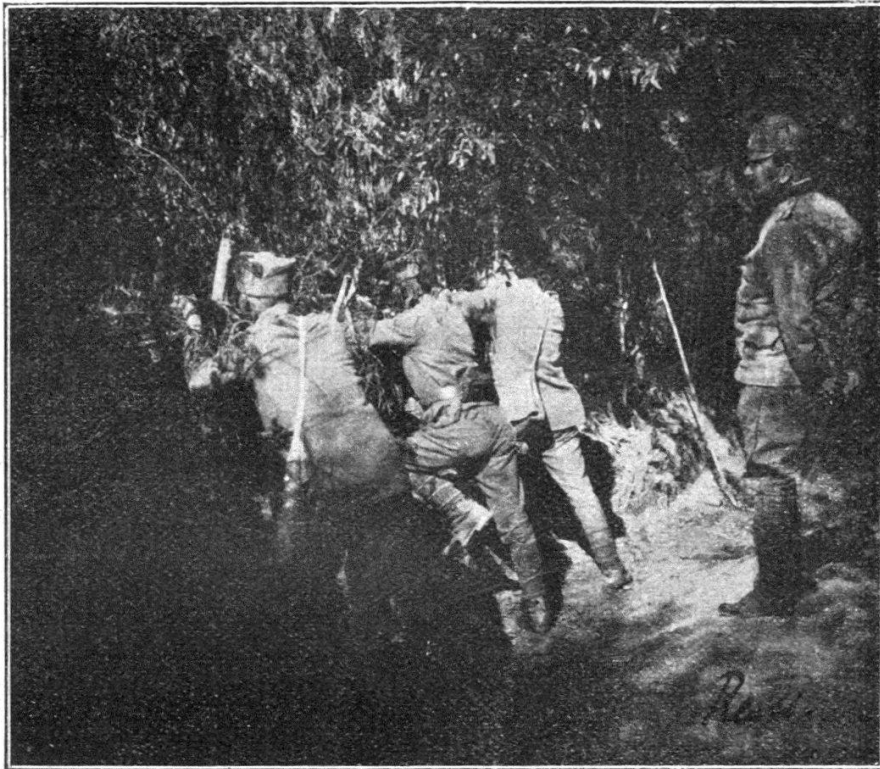


Patrouille de comitadjis sur l'île Stephanaz.

formé en soldat volontaire, soumis à la discipline militaire. Pourquoi n'a-t-on pas alors versé ces hommes tout simplement dans les régiments ? demandera celui qui ne connaît pas les pays balkaniques. Les causes en sont les suivantes : d'abord, beaucoup de volontaires n'ont pas l'âge pour s'engager régulièrement dans l'armée ; et puis, un certain nombre d'entre eux, tout en étant de race serbe, ne sont pas du royaume même. Ensuite, ce sont des jeunes gens qui ont sacrifié leur vie à la cause patriotique et qui demandent des missions tout particulièrement périlleuses, qu'on hésiterait à faire exécuter par des hommes de troupe, souvent pères de famille. Enfin,

les volontaires, précisément parce qu'ils jouent leur vie à chaque instant, ont besoin d'une certaine liberté qu'on ne pourrait guère leur accorder au régiment.

» Cependant, les volontaires serbes de la guerre actuelle font partie de l'armée. Ils sont commandés par des officiers réguliers, qui prennent le nom de « voïvodes », et par des gradés appartenant à la gendarmerie ou à un autre corps de troupe.



Tranchée-avant-poste sur l'île Cigalia.

Malgré le peu de cas qu'on fait de la forme, la discipline est très stricte chez les comités, et les infractions sont fort sévèrement punies.

» C'est donc au milieu de ces soldats spéciaux que je suis reçu. Une délégation m'était venue prendre sur la rive du Danube et m'avait amené, par la broussaille, à une espèce de village nègre complètement caché sous les saules. Les hommes ont bâti des huttes en branchages entrelacés et les ont couvertes de paille et de roseaux. Un côté de l'habitation est ouvert pour l'aération. Une hutte plus grande sert de réfectoire.

Partout on a allumé des feux pour chasser, par la fumée, les innombrables moustiques.

» A l'entrée du campement, une jeune recrue monte la garde. Elle n'est pas encore « habillée » et porte pour tout vêtement une chemise et un pantalon. Avec ses pieds nus, sa face de gamin et son fusil sur le bras, c'est l'image d'un sans-culotte de la grande Révolution.

» On m'offre un premier verre de *raki* pour me souhaiter la bienvenue et je profite de l'occasion pour examiner mes hôtes. Il y a là un vieux comitadji turco-serbe de Koumanovo. La face hâlée, à gros sourcils noirs et à barbe de même teinte, soigneusement partagée, est énergique. Il porte le costume du paysan avec la *choubara* munie de l'aigle serbe, et la ceinture à cartouches spéciale, à plusieurs rangs, lui entoure la taille comme une cuirasse. C'est un vieux comité qui, il y a vingt ans, a fait le coup de feu en Macédoine, et c'est pourquoi il ne porte pas la vareuse militaire qu'ont adoptée presque tous les jeunes. A côté de lui il y a un jeune homme, à la mine réjouie. Il est commerçant à Belgrade, et, au lieu de rejoindre son régiment, il a demandé la faveur de pouvoir exposer sa vie dans les entreprises hardies des volontaires. Un homme d'une cinquantaine d'années, à longue moustache grisonnante et tombante, était, avant la guerre, le premier comptable d'une grande banque de la capitale. Parce qu'il avait dépassé l'âge de servir dans l'armée, il s'est enrôlé dans les volontaires. Un jeune homme, élancé et à tête fine et distinguée, est sanglé dans une ceinture à cartouches montant jusqu'à la poitrine. C'est un Serbe de Pantchevo — encore ville hongroise — qui ne voulait pas tirer contre ses frères. On me présente aussi un homme d'une vingtaine d'années. Sa face à mâchoire et zigomes larges ne ressemble guère à celle des Serbes. Il vient de Bulgarie et préfère faire le coup de feu avec les Slaves contre l'Autriche que de se voir forcé par son roi de combattre avec la Duplice et les Turcs.

» Les volontaires ont aussi leur drapeau. C'est le même qui fut porté par les volontaires bosniaques, au temps des premières guerres turques, sous le commandement de Pierre Karageorgevitch, aujourd'hui Pierre I^{er} de Serbie.

» Maintenant, mes nouvelles connaissances veulent me faire les honneurs de leurs tranchées, et nous passons sous la broussaille jusqu'aux bords du Danube. D'autres volontaires montent la garde dans les tranchées établies avec soin. A côté d'elles, à deux cents mètres à peine de l'ennemi, un jeune comité a jeté des lignes et va de temps en temps, insouciant, retirer de superbes carpes et brochets qui se sont laissés tenter



Tranchée-avant-poste de l'île du Diable (vis-à-vis de Pantchevo)
occupée par des volontaires.

par les vers de terre de ses hameçons. Cependant, le guetteur a remarqué un mouvement insolite de l'autre côté du fleuve, et, bientôt, les fusils des comitadjis, pris jadis aux Turcs, commencent à envoyer des balles à travers le Danube, fusillade à laquelle répond promptement la double détonation des cartouches autrichiennes.

» Après cette algarade nous rentrons au campement, car il commence à faire nuit. Le campement est maintenant tout à fait pittoresque, avec ses huttes éclairées par de grands feux sur lesquels chantent les marmites et au-dessus desquels des

hommes, en bras de chemise, tiennent de longues broches portant de petits cochons de lait.

» Au milieu du réfectoire est dressée une table, à laquelle nous prenons place, pendant que les comitadjis se groupent autour de la hutte, éclairée fantastiquement par la lumière rouge des brasiers.

» Bientôt ils commencent à chanter leurs *pesmés* mélanco-



Une partie du cimetière militaire de Kragujevatz.

liques, et, lorsque les musiciens tziganes arrivent du campement proche de quelques bataillons du troisième ban, ils organisent des *Kolos* (danses nationales) endiablés. La bonne humeur est contagieuse, et officiers, et moi-même, nous finissons par nous joindre au Kolo, qui, en longue file indienne, parcourt le campement à travers le feu des brasiers.

» C'est minuit, l'heure de se coucher, car le programme pour le lendemain est chargé. On choque les verres une dernière fois pendant que les volontaires entonnent le beau et grave hymne serbe. Du lit de foin de ma hutte, et en me défendant de mon mieux contre les moustiques, j'entends jusqu'au matin les chants de ces jeunes gens qui ne

veulent pas se coucher et qui ont fait abandon de leur vie.»

* * *

J'ai essayé, dans ce qui précède, de décrire brièvement ce qu'est le soldat serbe. Il puise sa force et sa vaillance dans l'amour de sa patrie et dans l'esprit démocratique de son pays. Sortira-t-il de nouveau victorieux de cette lutte sans pitié ? Tous ceux qui le connaissent le souhaitent ardemment, mais nous ne pouvons le savoir avec certitude. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que, même anéanti, car, en cas de défaite totale il ne restera plus un homme vaillant en Serbie, le souvenir du soldat serbe restera comme celui d'un des plus glorieux de l'histoire de l'humanité. Si la lutte se termine à l'avantage des alliés de l'Entente, la victoire serbe sera celle du soldat-citoyen.

R. A. REISS.

